

timidité disgracieuse qui les rend tout à fait ridicules. Les plus superbes mâtons eux-mêmes ne peuvent pas la surmonter.

Les polissons de la ville des Césars, qui aiment, comme tous leurs semblables d'outre-mer à exploiter de pareilles situations, au profit de leur gaïeté, accueillent aussitôt les pauvres chiens par une salve de huées discordantes qui finit de les déconcerter. Distracts, troublés, ils font deux ou trois tours sur eux-même, puis tout à coup saisissant étroitement leur queue, à leur manière, ils s'élancent à toute jambe vers la porte *du peuple*, qu'ils franchissent sans songer à montrer leur feuille de route à la garde, comme font tous les autres voyageurs.

On dit qu'ils ne rentrent à la ville que le soir, à la faveur de ces lueurs incertaines, mêlées de jour et de nuit qui conviennent aux âmes tristes. Ils longent silencieusement les maisons du Corso, se tenant en petites troupes, trotinant en silence ; ils portent encore la queue à demi bas, et l'on ne remarque chez eux aucune de ces façons familières qu'on leur connaît, ils évitent même de s'entre-regarder.

La scène des *Moccoletti*, (petit lumignon) qui est la dernière du Carnaval, est sans contredit la plus bizarre quoique la plus brillante de toutes : c'est la seule qui ait lieu après l'*Ave Maria*. Véritable fantasmagorie burlesque, elle sert bien d'entrée au domaine des songes.

Aussitôt que l'ombre commence à régner sur la ville, on allume une myriade de lampes chinoises et de lampions, variés de couleurs et de formes. Il y en a dans toutes les fenêtres, on en remarque qui courent en longs cordons, se croisant en tous sens à travers la rue. En même temps, on voit poindre çà et là, des petites lumières étoilées et vives, ce sont celles des *Moccoletti*, le nombre en augmente tellement qu'il finit par produire une immense illumination. Tout le monde en porte quelques-unes. Durant un instant on dirait que le ciel étoilé est descendu dans le Corso. Toutes ces lumières scintillent, s'agitent, s'éteignent puis reparaissent au milieu d'une animation délirante : car l'amusement consiste à éteindre le plus grand nombre de *Moccoletti* possible et à sauver les siens du danger qui les menace de tous côtés.

Il est aisé de comprendre que ce dernier plaisir est encore plus éphémère que les autres : en effet, après quelques moments tous les petits flambeaux s'éclipsent, il ne reste plus, pour éclairer la retraite générale, que les fanaux placides de la municipalité et les vraies étoiles du ciel : le carnaval est enfin terminé !

Et il est sérieusement terminé.

Ceux qui, encore la tête toute troublée des folies de la veille, voudraient en continuer le cours le lendemain, sont bien obligés de revenir aux règles générales de la sagesse, en voyant rétabli tout autour d'eux le calme religieux de la ville éternelle.

Les étrangers sont tentés de penser que toutes ces fêtes entraînent de grands désordres, et que les relations commencées dans ces jours de faciles libertés ont des suites plus sérieuses. Je ne crois à rien de semblable ; d'abord tout se passe au grand public, et puis, la société romaine si expansive alors, est la plus digne et la plus distante que j'aie connue en Italie dans la vie ordinaire. Je sais bien que la jeunesse fait une brillante récolte d'illusions, durant cet octave, mais tout cela suit les autres illusions de la vie. J'ai connu beaucoup de ces heureux moissonneurs, qui, au lendemain du mardi gras, cherchaient encore à la promenade ou sur les balcons déserts, quelques figures gravées vivement dans leur mémoire : quand ils les avaient